

La confession Entre confrontation et absolution

Pascal Grenier

Number 313, April 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88923ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2018). Review of [La confession : entre confrontation et absolution].
Séquences : la revue de cinéma, (313), 32–32.

La confession

Entre confrontation et absolution



« ...Cette relation improbable entre ce prêtre à l'esprit sans frontières et cette communiste un peu rebelle et farouchement opposée à la religion finit par nous sembler naturelle, presque banale. »

—
Passionnant débat entre une incroyante et un homme de Dieu

France / Belgique 2016 – **Durée :** 116 minutes — **Réal. :** Nicolas Boukhrief — **Scén. :** Nicolas Boukhrief, d'après le roman de Béatrix Beck — **Images :** Manuel Dacosse — **Mus. :** Nicolas Errèra — **Mont. :** Lydia Decobert — **Décors :** Émilie Nelis-Culot — **Son :** Pascal Jasmes — **Int. :** Marine Vacth (Barny Debruycker), Romain Duris (Léon Morin), Anne Le Ny (Christine Sangredin), Solène Rigot (Marion Lamiral), Amandine Dewasmes (Danièle Fouchet), Lucie Débat (Sabine Gauthier) — **Prod. :** Nicholas Jourdiier, Clément Miserez, Matthieu Warter — **Dist. :** MK 2 - Mile End.

Sans être un remake du film de Jean-Pierre Melville de 1961, *La confession* est une nouvelle adaptation du célèbre roman de Béatrix Beck, Léon Morin, prêtre. Après le polémique *Made in France* tourné l'année précédente, l'ex-critique du défunt magazine Starfix change carrément de registre avec ce drame d'époque de facture classique.

Mieux connu pour un cinéma plus musclé et pour des polars noirs violents (l'excellent *Le convoyeur* avec Albert Dupontel notamment), le réalisateur Nicolas Boukhrief surprend plusieurs avec ce film étoffé et bien écrit. Moins fidèle et plus libre que Melville dans son adaptation, le réalisateur de *Cortex* a aussi modifié plusieurs aspects du roman de Beck, lauréat du Prix Goncourt en 1952. Parmi ceux-ci, Barny, le personnage principal, n'est plus veuve comme dans le roman. Et l'action dans le film se situe lors des deux derniers mois de la fin de la Seconde Guerre mondiale, alors que dans le roman elle s'échelonne sur six ans. Et enfin, la structure narrative de facture plus classique fait plusieurs retours en arrière au lieu d'avoir recours à une voix hors champ, le livre étant raconté à la première personne. Mais malgré ces nombreux changements, dont le titre, *La Confession* conserve assez fidèlement l'essentiel du roman.

À l'instar de *The Bridges of Madison County* dont il reprend le modèle narratif classique, on assiste à la naissance d'une brève histoire d'amour à priori impossible, mais salvatrice et inoubliable entre deux individus que tout oppose au départ : un prêtre à la foi absolue et une jeune communiste non croyante. C'est dans cette joute verbale aux dialogues fort bien écrits et aux enjeux moraux indémodables que jouent avec verve Romain Duris (sobre et investi

PASCAL GRENIER

dans le rôle de l'abbé Léon Morin) et Marine Vacth (épatante de détermination et de conviction dans celui de Barny). Fort d'un texte admirablement rigoureux, dont les réparties et ripostes délectables dénotent une extrême habileté psychologique, le film s'articule autour d'un passionnant débat entre cette incroyante et cet homme de Dieu. Les échanges d'arguments et de contre-arguments, le jeu d'esprit qui pourrait dévier chaque minute de son principe initial regorgent d'une habileté rhétorique redoutable au point de laisser Barny hébété à maintes reprises.

Alors que le film de Melville usait souvent des clairs-obscur pour donner à son film des atmosphères voulues et fortes en symbolique, celui de Boukhrief a recours à des images plus chaleureuses où les émotions sont plus expressives. Ainsi, cette relation improbable entre ce prêtre à l'esprit sans frontières et cette communiste un peu rebelle et farouchement opposée à la religion finit par nous sembler naturelle, presque banale. La chimie entre les deux comédiens franchit les frontières du temps, et l'œuvre en bénéficie en fin de compte. On est forcément touché par ce déluge d'idées auxquelles on a tous des réponses personnelles selon nos propres croyances ou convictions. Mais limiter ce film à une approche intelligente de la religion serait réducteur. Car cette thématique est en fait un simple prétexte à la mise en place d'une histoire d'amour ambiguë dont on ne parviendra jamais à saisir tous les enjeux.

Ainsi, on peut certes reprocher au cinéaste d'avoir évacué de son film presque tout le contexte de l'Occupation qui prend une place plus prépondérante dans le roman et renforce ce rapport entre le Bien et le Mal. S'il ne possède point la profondeur de l'adaptation de Melville, il n'en demeure pas moins que le paradoxe entre cette femme qui se pense libre et ce prêtre enfermé dans un dilemme moral et dogmatique est assez justement rendu à l'écran. Le réalisateur dépeint avec justesse le christianisme et l'homme d'Église avec un regard distancié. Cette approche stylistique respectueuse ne se contente pas de cerner le contour de son sujet, mais en atteint la substance véritable. Transparente et texturée, la réalisation réussit souvent à faire ressortir toute la fragilité qui habite les personnages. Et c'est dans cette émotion palpable que *La confession* offre ses meilleurs moments. ▲